

1^{er} OCTOBRE

LA TOILETTE

JOURNAL DE MODES



GRAVURE 1

MODES

« Que toute chose advienne en son temps ! » tel était l'axiome et le vœu de nos pères, et certes ils n'avaient pas tort, car il est bien peu de choses qui ne perde énormément de leur prix quand l'à-propos ne les accompagne pas. Ceci s'adresse aux personnes qui demandent dès à présent des modèles de manteaux, alors que l'atmosphère est encore pure et le soleil chaud, quand les pampres sont encore chargés de grappes vermeilles, et que les rameaux fatigués des arbres semblent supplier les cultivateurs de les débarrasser des fruits qui les surchargent.

Sans doute, nos grandes couturières ont déjà composé d'excellens modèles ; sans doute, les modes de l'hiver sont déjà élaborées chez ceux de nos artistes qui ont, comme M^{me} Remondière, comme Camille, l'heureux privilège de donner l'impulsion à la mode, et les modèles de manteaux, de chauds pardessus ne sont pas oubliés ; par la même raison, le plus ingénieux de nos

passementiers n'aura pas négligé de créer. — Nous sommes même en droit d'affirmer qu'il a créé, de délicieuses passementeries pour décorer ces utiles et élégans vêtemens ; mais laissons tout d'abord s'écouler ce mois de septembre qui nous promet encore de délicieuses journées ; laissons même, si la température le permet, s'égrainer un à un, comme les grains d'un collier de perles, les premiers jours d'octobre, et quand les courses auront eu lieu, que le premier givre se sera attaché aux rameaux veufs de leur feuilles, oh ! alors nous parlerons des manteaux de velours, de cachemire, de satin et d'armure ; alors nous pourrions citer les fourrures adoptées et les ornemens consacrés par le goût du jour ; mais, encore une fois, et au nom des innocentes joies que la parure cause au sexe fait pour la porter et lui donner un vrai prestige, suivons pas à pas la saison que l'ordonnateur des mondes règle et dirige pour ses plus chers enfans, et ne nous jetons par trop en avant, car ce serait négliger à tort tout ce que l'on produirait de bien pour l'époque actuelle.

Les mises légères sont donc parfaitement en situation ; seulement on remarque dans le choix des nuances que l'on penche vers celles qui sont foncées ; ceci a lieu pour les taffetas comme pour les mousselines-laine, les barèges, et en général pour les impressions ; avec ces étoffes peu chaudes s'harmonient parfaitement les capotes de tulle, celles de dentelles et les dernières pailles de la saison, charmantes créations auxquelles, grâce à un surcroît de recherche, M^{mes} Drouot et Marx donnent instinctivement une grâce tellement remarquable qu'il en résultera des regrets quand il faudra les quitter. Par bonheur, ces habiles modistes sauront consoler nos belles par d'autres merveilles non moins dignes de leur être offertes.

La lingerie maintiendra sa position jusqu'à ce que les frimas surviennent, puis alors..... elle prendra un nouvel essor, grâce au goût toujours novateur de M^{me} Sabine-Lefebvre ; seulement, après avoir brillé avec les mises de sortie destinées aux beaux jours, nous retrouverons cette même lingerie au coin du feu, s'associant avec toutes les mises d'intérieur : ne sera-ce pas encore un triomphe pour elle ? Mais en outre des articles de *blanc*, du linge en un mot, M^{me} Sabine-Lefebvre produit aussi de délicieux mantelets, des pardessus d'un style excellent, et surtout, puisque c'est la folie du jour, des *casawecks* et des *indostans* d'une coupe à part : c'est un parti pris pour le moment, aux eaux comme à Paris, on ne saurait sortir le soir sans l'un de ces deux vêtements, et le bon genre veut que l'on ait toujours en réserve un indostan dans la voiture.

Toutes les dames connaissent les *casawecks* ; seulement, M^{me} Sabine-Lefebvre en a allongé les basques et disposé les manches d'une façon plus rationnelle. Composés ordinairement d'une forte et chatoyante soierie, avec doublure tranchante et demi-ouate au besoin, les *casawecks* sont destinés à protéger le buste contre la fraîcheur des soirées. On commence à en produire en velours plein ou épinglé, avec doublure de satin ; c'est dans ce dernier cas que la forme grecque est demandée, et que les ornemens consacrés sont des boutons-grelots, des galons façonnés posés à plat et des broderies multiples

au point de chaînette, imitant les soutaches, sans avoir la raideur et le poids de ces derniers. Ce vêtement sans façon se passe par dessus toutes les mises de ville possibles, et doit pouvoir se fermer dans toute sa longueur, bien que d'ordinaire on ne fixe que les premiers boutons ou les premiers brandebourgs du haut ; c'est principalement en sortant du spectacle, du bal de la présidence ou de quelque autre réunion fashionable que l'on porte ces riches *casawecks*. Ce gracieux vêtement s'harmonie parfaitement avec les robes un peu courtes, dont l'usage est désormais consacré. Quelques dames, n'ayant pour monter à cheval qu'un costume d'amazone en nankin ou en piqué blanc, portent volontiers le *casaweck* de velours ; par exemple, il est indispensable pour cela que le *corselet* ou corsage de l'amazone soit ou tout à fait sans basquines, ou n'en ait que de très petites, et seulement par derrière.

L'*indostan*, créé dernièrement par M^{me} Sabine-Lefebvre, et expédié sur commande pour les eaux de Baden-Baden, où la *saison* est on ne peut plus brillante, résume tous les avantages du *casaweck* et ceux du burnous, puisqu'il offre la légèreté de l'un et le confortable de l'autre ; mais au lieu de descendre jusqu'aux pieds comme le sévère manteau dont les enfans du désert se sont invariablement enveloppés depuis et bien avant Abraham et les rois pasteurs jusqu'à nos jours, l'*indostan* rappelle la *cape* à capuchon dont s'enveloppent, le soir ou au lever de l'aurore, les bateliers du Gange ; par conséquent, l'*indostan* ne descend que jusqu'aux genoux, est spacieux, a des plis nombreux, surtout dans le bas, de telle sorte que les bras passent à volonté par des échappées qui se perdent dans ces mêmes plis. Le cachemire blanc est celui que l'on préfère pour ce vêtement, auquel une haute frange d'afilé conserve le type traditionnel de l'Orient. Le capuchon est petit, souple et d'une dimension calculée pour garantir la tête sans compromettre la coiffure.

C'est particulièrement avec les mises parées que l'*indostan* sera demandé.

Puisque nous disons un mot des mises de parure, rappelons les préparatifs d'Edouard Ha-

rand pour ouvrir la saison des fêtes luxueuses avec autant de succès qu'il aura terminé celle des beaux jours. Edouard Harand sait traiter tous les genres, non seulement suivant les caprices de la mode et les exigences des différentes époques de l'année, mais aussi selon les contrées pour lesquelles il fait des expéditions, dont le commerce comme la société n'ont qu'à se louer, tant il sait varier ses modèles et les produire à des conditions avantageuses.

Nous disions un mot tout à l'heure des réunions de Baden-Baden; nous devons ajouter, d'après notre correspondance, que les chasses viennent d'y être ouvertes avec éclat. Presque toutes les dames ont voulu y paraître en amazone, et nos artistes se sont inspirés à ce sujet de différentes époques. Le chapeau rond a été rudement combattu; mais il faut convenir qu'à moins de faire du théâtral, il est bien difficile de choisir une coiffure convenable; il est bien plus aisé de disposer le costume: il ne faut pour cela que du goût, du talent et avoir à donner pour point d'appui à son élégant corsage un corset de M^{me} Hippolyte.

Les gants, d'une importance toujours si grande en fait de toilette, exigent une condition supplémentaire pour le costume d'amazone, c'est la solidité. Les gants Jouvin, dont on trouve un si grand choix à la parfumerie de Oache, ne laissent rien à désirer sous le double rapport de la souplesse et de la qualité.

Une dernière sanction vient d'être donnée par le bon goût et par la mode au retour définitif des souliers, en remplacement des brodequins et des bottines. Ces dernières chaussures ont cessé pour longtemps d'appartenir au monde élégant depuis que le ridicule en a affublé le pied des vésuviennes qui hantent les bals douteux des barrières, et des égrillardes cantinières de la garde civique. Quant à cette importante sanction dont nous venons de parler, elle a lieu à propos des nouvelles mises d'automne qui commencent à paraître. Ces mises, qui se composent notamment de fortes soiries et de cachemire uni ou pékiné, se composent généralement d'un casa-weck doublé en nuance tranchante, ou même ouaté à demi-ouaté, et d'une robe-redingote dont

la jupe ne descend tout juste que sur le coude-pied, coquette disposition qui permet qu'au moindre mouvement, et surtout en marchant, on aperçoive un joli bas de jambe et un pied furtif finement chaussé d'un bas de soie et d'un élégant soulier.

GRAVURE 1. *Bal des eaux*, création de M^{me} de Baisieux. Robe de satin, corsage plat, décolleté et très busqué, recouvert dans son entier d'une riche dentelle noire posée à plat sur le buste et drapée dans le haut; les manches, fort petites, sont recouvertes par de hautes engageantes ouvertes à la Golconde; la jupe de la robe est ornée jusqu'au-dessus du genou d'un bouillonné continu, descendant sans interruption jusqu'au bas, et orné dans son origine d'une draperie de dentelle noire agrafée par des fleurs tombantes assorties à l'agrafe du corsage, et de même nuance que la robe; une demi-jupe de dentelle recouvre le haut de la jupe de la robe, et est agrafée sur le côté; une agrafe du même style est posée dans la coiffure. Gants courts, bracelets, éventail de Boucher, bas de soie et souliers de satin.

Visites. Robe-redingote à revers; corsage plat et montant avec double revers progressifs, formant pélerine et descendant en mourant jusqu'à la ceinture; en dedans de ces revers, une pièce de poitrine coupée par des bandes festonnées, assorties aux revers; sur la jupe, une échelle figurée, et du même genre, encadrée par deux revers formant *quilles*, et également festonnés; manches à la grecque, laissant échapper des sous-manches; chapeau de tulle de couleur, orné de lignes de blonde assortie de nuance.

LE FANTÔME

Pendant mon séjour à Valence, le señor Vicenti Perez, homme célèbre dans toutes les Espagnes, qui cumulait les fonctions de barbier et de portier de l'Académie, m'a raconté une anecdote que je vais vous redire succinctement.

Les Espagnols, et principalement les gens de Valence, attachent d'étranges préjugés au vendredi-saint; ils prétendent qu'une personne née ce jour-là jouit d'un don particulier : si par hasard elle passe devant un cimetière où l'on ait enterré un homme assassiné, ou tout près d'un endroit où vient de se commettre un meurtre, elle voit aussitôt apparaître la victime.

Or, un certain Luis d'Acaro, jeune et bel Espagnol, grand ami du barbier, et qui, en sa qualité d'hidalgo ruiné, lui devait beaucoup de barbes, vint le trouver un soir pour le prier de faire la toilette d'un homme mort près de l'hôtel du marquis de Jura-Real. Il s'agissait de raser cet individu le plus promptement possible, car il avait sans doute, de son vivant, remis sa barbe au lendemain, et lorsque Vicenti Perez le vit, il le trouva en effet les poils épais et drus, la cravate mal mise et le linge un peu jaune; c'était un gentilhomme qui venait poursuivre à Valence un procès épineux d'où sa fortune dépendait. On l'avait trouvé, un certain soir, percé de huit coups de *nabaja*, assis fort tranquillement dans son fauteuil, les mains pendantes, l'une de ses mains tenait encore le couteau. Comme je vous l'ai dit, l'issue de son procès était douteuse; on crut qu'il s'était donné la mort en désespoir de cause, et Valence entière assista le lendemain à son conyvi. Luis d'Acaro ne fut pas des derniers à le suivre au cimetière: le mort y fut enterré en grande pompe et à visage découvert, comme cela se pratique encore; sa barbe était faite admirablement, et l'honneur en revenait à Vicenti. Huit mois se passèrent, pendant lesquels le barbier, grand amateur de toiles et d'achats précieux, ne s'occupa que de colliger; il s'imposait souvent de si rudes privations pour satisfaire ce goût, que son estomac en souffrait. Or, pour tromper sa faim, le *barbero* avait recours à un moyen tout à fait économique; il allait se promener à travers champs. Cet exercice philosophique le conduisit, un jour, avec Luis d'Acaro, jusqu'aux portes du cimetière où avait été enterré le gentilhomme. La lune était alors dans son plein, et les cyprès du lieu frissonnaient sous le souffle de la brise de mer. Vicenti Perez devint pâle en se voyant près de

l'enclos funèbre; il était né le vendredi-saint.

— Par ma foi, lui dit Luis d'Acaro en plaisantant, vous êtes un esprit fort, maître barbier; car, parmi les gens nés comme vous un jour semblable, les uns croient de bonne foi à cette vision chimérique, et deviennent les dupes de leur imagination exaltée, d'autres évitent avec empressement les champs de repos.

Vicenti Perez ne répondit pas, il se contenta de froncer le sourcil et de couper autour du mur d'enceinte quelques herbes parasites avec son couteau de poche.

Ceci se passait tout récemment, Vicenti Perez le raconte avec effroi.

Tous deux entendirent alors une sorte de gémissement; puis, aux clartés de la lune, ils virent s'avancer vers eux une ombre assez haute de taille...; un voile blanc couvrait son visage, et elle poussait des sanglots entrecoupés de quelques phrases inintelligibles. Luis d'Acaro se leva et chercha son épée; mais comme depuis Charles VI (comme en France depuis Louis XVI) nul gentilhomme ne porte la brette, il saisit la main de Vicenti Perez, et s'adressant au fantôme :

— Ne serais-tu pas, dit-il avec fermeté, don Pedro de Zafra y Barramejar, natif de Murcie? A la promenade du Mail, qui suit le cours sinueux de la Segura, ne m'as-tu pas dit un soir qu'un de tes parens te tuerait?

— Oui, répondit le fantôme. Après?

— Après? *Muy senor mio*; nous te demandons, Vicenti Perez et moi, qui tu soupçonnes de t'avoir assassiné?

— Un homme que rase le seigneur Vicenti Perez, répondit l'ombre en désignant du doigt le barbier; Perez est né le vendredi-saint, qu'il parle ici!

Le barbier se vit dans un grand embarras; sa frayeur mortelle ne lui fit pas oublier qu'il portait sur lui le livre de ses pratiques. Il eut le courage de l'extraire de sa poche, et il le présenta à ce vilain hôte des tombeaux, qui exhalait je ne sais quelle odeur de roussi. Le fantôme prit le livre, l'examina aux molles lumières de l'astre; puis il enfonça son ongle sur un nom, et rendit le livre au barbier.



Cela fait, il s'abîma par un chemin desséché qui conduit aujourd'hui au pont de Real. Luis d'Acaro et le perruquier Vicenti Perez le virent traverser un massif d'aunes; quand il fut près des caroubiers, ils perdirent sa trace et se regardèrent tous deux...

L'ongle imprimé sur le livre marquait d'une ligne certaine le nom de Gomez Castana, cocher, un des cliens de Vicenti Perez. Le lendemain soir, le perruquier, sans mot dire, conduisit cet homme devant le cimetière de Valence en compagnie de don Luis d'Acaro.

— Gomez Castana, lui dit-il, tu es coupable; tu as assassiné, il y a huit mois, don Pedro de Zafra y Barramejar!

Le cocher trembla; mais Vicenti Perez reprit:

— Regarde du côté du chemin qui conduit au pont del Real; tu vas voir apparaître la victime, si tu as le courage de lever les yeux sur elle!

Et en même temps, l'impitoyable barbier dirigeait le regard de Gomez Castana sur une figure blanche qui apparaissait près des caroubiers...

— Bonté divine! s'écria le pâle Gomez Castana; oui, c'est don Pedro de Zafra y Barramejar!

— Repens-toi, Gomez, dit alors une voix faible comme la voix d'un mourant, repens-toi et confesse ton crime! Nous sommes ici, tu le vois, près d'un champ consacré au repos; si j'en suis sorti, c'est ta faute; reconnais en moi don Pedro de Zafra y Barramejar!

— Miséricorde! balbutia Gomez Castana; c'est bien lui! voyez, il tient en main les papiers que j'étais chargé de prendre sur la victime, la nuit de l'assassinat...

— Ces papiers, continua la voix qui semblait alors se raffermir, donnent gain de cause à ma famille dans ce procès que j'espérais suivre et mener à bien, sans la noire malice de l'escribano Andrea P..... Il t'avait chargé de me les voler la nuit même de mon départ pour Murcie... Qu'as-tu à répondre? poursuivit alors le fantôme d'un air menaçant.

— Rien..., absolument rien..., répondit le consterné Gomez; je n'ai plus qu'à dénoncer, à

mon tour, l'endroit où se cache l'escribano Andrea P.....; c'est au Campo de Lorca, dans le voisinage de la ville du même nom; il se livre maintenant au commerce des soies de Murcie, et a quitté sa profession: qu'on le menace du *garotte* (1) et vous verrez s'il nie ce que je suis prêt à répéter.

Le fantôme inclina la tête en signe d'assentiment, et il fit signe au barbier de l'attendre une demi-heure à la même place. Cela fait, il disparut comme la première fois, pendant que Gomez Castana se frappait la poitrine et invoquait le ciel en gémissant. La demi-heure écoulée, Luis d'Acaro, qui avait assisté à cette scène, lui montra le même linceul blanc à travers le massif d'aunes; la frayeur avait cloué Gomez Castana à sa place, et il ne vit pas sans un secret plaisir les quatre alguazils qui accompagnaient cette fois l'ombre terrible... Arrivée devant le cimetière, l'ombre le traversa d'un pas furtif, et s'en fut s'asseoir sur la pierre même de don Pedro de Zafra...

(Les juges procédèrent à l'interrogatoire de Gomez Castana; ils reçurent sa déposition: cela fait, ils se retirèrent après l'avoir remis, pour le temps des assises seulement, entre les mains de deux confrères de la Charité, ceux qui accompagnent les condamnés.)

Le fantôme ne bougeait pas; la lune s'était voilée de nuages épais: le barbier et Luis d'Acaro étaient mouillés d'une sueur froide.

— Voilà ce que c'est que d'être né le vendredi-saint comme je le suis! répéta le barbier en frissonnant. Qu'on dise, après cela, qu'il y a des esprits forts à Valence!

En ce moment, la lune, dégagée des vapeurs roussâtres qui la couvraient, montra son disque d'argent et envoya une pluie de rayons diamantés au fantôme qui se tenait assis sur la tombe du cimetière. Luis d'Acaro et Vicenti Perez poussèrent un grand cri; ce n'était plus un suaire blanc qu'ils avaient devant les yeux, mais une pâle et belle figure de demoiselle dont le capuchon était tombé. Elle ressemblait à une statue de marbre sur un cénotaphe.

(1) Supplice du tourniquet.

— *Mi Dios!* s'écria Vicenti Perez en joignant les mains.

— L'admirable fille! reprit Luis d'Acaro qui commençait à avoir moins peur des esprits.

— Parlez-lui donc, vous qui parlez si bien, don Luis, insinua le barbier.

Don Luis s'avança; il vit que la jeune fille versait alors des larmes silencieuses, et cependant l'orgueil et la joie brillaient sur son front; l'on eût dit qu'elle venait d'accomplir un devoir d'amour et de fidélité envers le mort.

— Qui êtes-vous donc? demanda Luis d'Acaro avec une courtoisie forcée.

— La sœur de don Pedro de Zafra y Barra-mejar, répondit la belle avec une émotion indéfinissable; je chérissais mon bon frère par dessus tout, et depuis le jour de sa mort, j'avais fait vœu de venir ici le visiter jusqu'à ce qu'on vengât un meurtre dont personne de notre famille ne doute. Soyez béni, Vicenti Perez, reprit-elle en se levant vers le barbier, et veuillez accepter cet anneau d'or en signe de perpétuelle gratitude! Vicenti Perez, vous êtes né le vendredisaint!

L'honnête perruquier de Valence voulut d'abord refuser le cadeau; mais la demoiselle y mit des instances si vives qu'il lui fallut obéir... Durant ce temps, don Luis d'Acaro examinait la sœur de don Pedro de Zafra; il l'examina tant qu'il lui plut, et elle accepta son bras pour regagner son logis. Dix jours après ceci, on sonnait les cloches de la ville pour deux cérémonies fort dissemblables: la sœur de don Pedro épousait le jeune gentilhomme, et l'on exécutait le misérable Andrea P..... l'*escribano*.

ROGER DE BEAUVOIR.

L'ÉTIQUETTE EN CHINE

*Lettre d'un mandarin au citoyen ***, représentant de la République française.*

Citoyen plénipotentiaire,

La lettre que tu m'as écrite pour me demander des renseignements sur le cérémonial qui t'at-

tend en Chine m'a été apportée par une grande jonque de guerre. Je prends une plume de paon et une feuille de papier de riz pour te répondre. Ne prends pas tout ce que je vais t'écrire pour des contes bleus, bien que mon encre soit de couleur azur.

Quand tu arriveras à Nankin, tu auras soin de quitter les habits français pour te revêtir du costume chinois. En voici le détail: bonnet pointu aurore avec une lune d'argent sur la tête; robe de soie jaune ornée de serpens verts; culottes rouges liserées de tulipes d'or; un grand soleil au beau milieu de la poitrine; dix étoiles blanches dans le dos; des pantoufles violettes et au bout des manches des filoches de soie grise; la ceinture doit être écarlate avec des franges noires.

Dans cet appareil, tu descendras à terre. Le gouverneur de Nankin te recevra sur le rivage et te présentera une tasse de thé en te disant: *Kouglinfaugtzu*. Ce qui veut dire: « Barbare, fils du diable blanc, que diantre viens-tu faire ici? »

Tu lui répondras, après avoir avalé le thé, tourné vers l'Orient: *Gurkfoulfishtingzang*. Ce qui signifie: « Chinois, fils de Chinois, je viens baiser la plante des pieds de ton sacré empereur. »

Alors le mandarin te fera signe de le suivre et il se dirigera vers la ville. Aie grand soin alors de partir du pied droit, car si tu partais du pied gauche, on te couperait les orteils. Marcher du pied gauche est un *casus belli* chinois.

Un dîner t'attendra à Nankin. Quel dîner! Jamais le sultan Ourmankhi, centième du nom, n'en a mangé de meilleur. Un serviteur sera placé derrière toi, un cimeterre à la main. Avec ce cimeterre, il coupera les oiseaux de paradis, plus ta tête, si tu refuses de boire de l'essence de cloportes.

L'essence de cloportes est une boisson impériale très mauvaise, mais très honorable. Indigère-toi, mais bois.

Après le repas, où tu auras le choix entre les entremets sucrés de vers à soie et les entrées de hannetons au coulis de mouches, on te con-



duira dans les appartemens du palais des mandarins étrangers, où tu seras enfermé entre quatre paravens.

Tu jeûneras dix jours pour purifier ton corps, et tu prendras dix bains pour purifier ton corps.

Le onzième jour, tu changeras de costume en présence du collège des mandarins. Tes habits seront orange de la tête aux pieds, avec des lézards bleus de haut en bas. On te rasera le crâne et on t'appliquera une calotte toujours orange avec une plume de paon au bout.

Quand tu auras fait trois fois le tour de la ville, accompagné de chapeaux chinois et de cymbales, et au milieu d'un grand concours d'enfans, on te hissera sur un palanquin et tu prendras le chemin de la capitale.

A tous les relais de coureurs, les autorités t'apporteront une friture de nids d'hirondelles dont tu mangeras en disant : *Bismidlatzi*, c'est-à-dire : « Que le crocodile soit avec vous ! » Le crocodile est le coq gaulois de la Chine.

Mais il y a surtout un côté du cérémonial que je ne saurais te recommander trop vivement. Pendant toute la route, que tu marches ou tu t'arrêtes, aie grand soin de tenir ton doigt indicateur et le pouce levés vers le ciel. Si tu manquais une heure, que dis-je, une minute à ce règlement d'étiquette, tu serais enfermé pour toute ta vie dans une tour de porcelaine.

Le doigt indicateur et le pouce levés sont des hiéroglyphes musculaires : un Champollion chinois pourrait seul t'en traduire la signification. La voici dans toute sa simplicité : Le doigt indicateur représente l'admiration, et le pouce témoigne du respect.

Jusqu'à présent, les fonctions diverses que tu as à remplir ne sont pas d'une extrême difficulté. Qu'est-ce que les fritures de nids d'hirondelles, les essences de cloportes, les robes jaunes et les saluts auprès de ce qui te restera à faire lorsque tu toucheras aux murs de Pékin ?

Aussitôt que tu apercevras les dômes étincelans du palais impérial, tu te précipiteras hors du palanquin. Ces dômes étincelans sont représentés par quatre énormes sucriers. Celui du milieu est un vénérable saladier.

Alors tu gambaderas sur les deux jambes en

tapant alternativement sur ton ventre de ta main droite et de ta main gauche.

C'est ainsi que tu arriveras au palais, suivi d'une foule innombrable de peuple qui remplira l'air de ses cris ; trois fois tu feras le tour du palais en sautant sur le pied gauche, et chaque fois que tu passeras devant la porte principale, tu te courberas devant l'image du dragon royal en criant : *Kikikfalud* ! ce qui veut dire : « Lui est lui ! » synonyme de : « Lui est tout ! »

Un cortège de tigres impériaux t'introduira bientôt jusque dans la galerie où le grand Tien reçoit les ambassadeurs barbares. Tu marcheras sous la voûte de leurs sabres ; puis à la porte tu te prosternerás, et rampant sur tes mains et tes genoux onze fois neuf fois, tu frapperas le parquet de ton front en passant ta langue sur les images peintes à l'encre de Chine sur le plancher.

Toujours rampant et léchant, tu approcheras du trône impérial où le sublime Tien se repose dans sa majesté. Ne le regarde pas ! ce serait faire croire que tu n'est pas ébloui par l'éclat de sa magnificence. Quand tu seras à portée de ses pieds, saisis une de ses pantoufles et porte respectueusement à tes lèvres le talon gauche de l'empereur ! Que ton trouble ne te fasse pas tromper, car si tu baisais le talon droit, réservé aux grands de la Chine, on t'infligerait le supplice de la gangue.

Après que tu auras baisé le talon gauche, tu pourras te retirer. Ne seras-tu pas le mortel le plus fortuné du monde ?

Voilà quelles joies t'attendent en Chine !

UN MANDARIN LETTRÉ.

CHACUN A TABLE

Autant un succulent dîner est un vif plaisir pour un gastronome, autant pour un observateur le mobile panorama de figures qu'offre le salon d'un restaurant à la mode est une délicieuse création.

Avec un peu d'habitude et une connaissance intelligente de la physionomie parisienne, on reconnaît aisément à l'habit, à la démarche, à la

tournure et au visage d'un individu quel est son rang, sa position sociale, sa profession, quelles sont ses mœurs, ses habitudes et ses opinions politiques.

Mais on reconnaîtra tout cela d'une façon bien plus sûre et bien plus positive en observant un individu pendant qu'il dîne et en inspectant quels sont les mets qu'il choisit. — « Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai qui tu es, » est un des aphorismes les plus vrais et les plus ingénieux de tout ceux répandus avec tant d'esprit par Brillat-Savarin dans sa délicieuse *Physiologie du Goût*.

C'est le dimanche surtout que nos restaurants à la mode offrent une piquante variété de chaulands. Allez-y ce jour-là, et postez-vous dans un angle du salon le plus fréquenté. Dînez pour vivre, et observez pour vous divertir.

Remarquez d'abord, à côté de vous, ce monsieur d'une cinquantaine d'années ; habit bleu, linge éclatant et bien étalé, un diamant au jabot et un camée au petit doigt de la main gauche. Il parle au garçon à demi-voix. — Garçon, un potage en tortue. — Quel vin, monsieur ? — Bordeaux-Lafitte. — Monsieur mangera-t-il des huitres ? — Non ; donnez-moi des écrevisses, un salmi de bécasses, du saumon au gratin et des œufs brouillés aux truffes. Après s'être fait servir un verre de liqueur qu'il savoure lentement, et un plat de dessert auquel il ne touche pas, il paie sa carte en écus de 5 fr., prend son chapeau à larges ailes et sa canne à pomme d'or uni, et il sort. Dites hardiment que ce monsieur est célibataire, propriétaire, jouissant d'un revenu de 40 à 60,000 fr. Il n'a pas de voiture. Suivez-le, vous le verrez se diriger vers la rue Chanteraine, et entrer chez une danseuse de l'Opéra.

Cinq personnes sont à la table ronde du milieu : un gros monsieur rubicond, une grosse dame à prétentions, une grande demoiselle blonde et pâle, un petit monsieur sec et goguenard, et un petit bonhomme bruyant et barbouillé ; c'est une famille de la rue Saint-Denis qui se régale, une famille au grand complet, le mari, la femme, le

voisin et leurs deux enfans, Pariez qu'il mangeront une omelette soufflée.

Le jeune homme nous tourne le dos, la jeune personne a une grande capote lilas ; vous ne pouvez voir leurs visages sans cesse penchés en avant et se touchant presque ; ils parlent beaucoup, rient tout bas et mangent vite. L'observation ici serait indiscrete et superflue. Respectez le tête-à-tête que ces deux amans se sont fait au milieu du bruit et de la foule.

Ces quatre messieurs qui parlent haut, rient aux éclats, mangeant du pâté de foie gras après le potage et font sauter le bouchon de leur eau de Seltz, sont quatre provinciaux. Ils demanderont au garçon si le poisson est frais, joueront à pair ou non qui paiera le champagne, se cotiseront pour solder la carte, et iront à la hâte acheter des billets de parterre pour voir M^{lle} Rachel.

Le lion entre lentement, reste un instant debout, promenant son binocle sur l'assemblée ; le garçon, qu'il appelle par son nom, lui propose ses mets d'habitude. Il s'informe si deux ou trois célébrités ont déjà dîné ; si on lui répond que non, il les attendra un instant ; puis, s'il y a une jolie femme près de lui, il s'applique à demander des mets bizarres et à manger d'une façon originale. Il s'interrompt pour tirer une lettre de son portefeuille, et il écrit un billet doux en mangeant une meringue. Avant de se lever de table, il envoie le garçon voir si son cabriolet est à la porte, puis il sort en allumant un cigare de la Havane.

Si vous voyez un dîner de jeunes gens se prolonger et une gaie causerie s'établir sur le champ de bataille, longtemps après que l'action est terminée ; si quelques saillies vous arrivent, si tous les noms les plus connus et les anecdotes les plus inédites font les frais de la conversation, ce sont des gens de lettres, c'est une rencontre de feuilletons.

Il faudrait plusieurs volumes pour compléter cette galerie, car tout le monde dîne et chacun se trahit en dînant.